

JEAN GRENIER

# Albert Camus

souvenirs

*nrf*

GALLIMARD







JEAN GRENIER

ALBERT CAMUS

souvenirs

*nrf*

GALLIMARD

© *Éditions Gallimard, 1968.*

*Ces pages n'ont pour but que d'évoquer certains aspects d'Albert Camus.*

*C'est dire qu'elles ne prétendent ni retracer sa vie ni commenter son œuvre — vie et œuvre qui ont déjà été étudiées dans le moindre détail et continuent de l'être.*

*Elles apportent simplement un témoignage court et superficiel comme il ressort de la vie quotidienne, lorsqu'on n'interroge pas et qu'on n'est pas interrogé, et qu'on chemine ensemble. On voudrait avoir abordé avec ses amis les grands problèmes, avoir discuté avec eux de la nature de l'homme et de son destin. Mais ils en ont déjà décidé, ou leurs épreuves en ont décidé pour eux, ou leur décision mûrira à la suite d'une parole dite au hasard par vous ou par eux.*

*La pudeur, personne ne le dit et tout le monde*

*le sent, est l'indispensable compagne de l'éclou-  
sion de nos idées. Elle crée des liens en appa-  
rence fragiles et que je crois indestructibles  
Mais comment parler de ces choses sans esquisser  
une confrontation qui ne fut jamais explicite,  
sans mêler son nom à celui de l'autre, sans  
attenter à cette pudeur même?*

I



Je me rappellerai toujours cette entrevue que j'eus avec Albert Camus alors qu'il n'avait encore que dix-sept ans. Élève de la classe de philosophie en 1930, date où j'avais été nommé professeur au lycée d'Alger, il faisait partie des nombreux élèves qui se pressaient à la rentrée. Était-ce qu'il avait l'air naturellement indiscipliné? Je lui avais dit de se mettre au premier rang pour l'avoir mieux sous les yeux. Un mois peut-être s'était passé, et puis je ne le voyais plus revenir en classe pendant une longue période. Je demandai de ses nouvelles; on me dit qu'il était malade. Je m'informai de son domicile; il était à l'extrême opposé du quartier du lycée et je ne le connaissais pas. Enfin je me décidai et, en compagnie d'un élève qui était un ami d'Albert Camus, je pris un

taxi qui nous conduisit très vite là-bas. La maison était d'apparence pauvre. Nous montâmes un étage. Dans une pièce je vis assis Albert Camus qui me dit à peine bonjour et répondit par des monosyllabes à mes questions sur sa santé. Nous avions l'air de gêneurs, son ami et moi. Le silence tombait entre chaque phrase. Nous nous décidâmes à repartir. A distance il me semble que je faisais figure du procureur chargé d'annoncer au condamné à mort que son pourvoi avait été rejeté<sup>1</sup>. Cette attitude signifiait-elle révolte et hostilité de la part de celui que j'allais voir ? Cette hostilité ne pouvait s'adresser à moi en tant que tel, mais à la société en tant que j'en étais un représentant (le professeur par rapport à l'élève). Albert Camus me connaissait en effet à peine et rien n'avait pu l'indisposer. Mais aussi il faut tenir compte de la fierté de l'adolescent, malade et pauvre, orphelin de père, vivant dans un milieu où ses aspirations ne pouvaient être comprises ni encouragées et cette fierté peut rendre

1. En épigraphe de *Noces*, ces lignes de Stendhal : « Le bourreau étrangla le cardinal Carrafa avec un cordon de soie qui se rompit; il fallut y revenir deux fois. Le cardinal regarda le bourreau sans daigner prononcer un mot. »

ombrageux. Il faut encore parler de pudeur à ce propos, de cette pudeur qui a fait dire des âmes nobles qu'elles ne veulent pas faire partager le trouble qu'elles ressentent. Ce dernier sentiment ne m'était pas apparu alors; il m'apparut ensuite déterminant.

Il n'empêche que la volonté de refus n'ait été caractéristique de cette attitude du jeune homme. Refus actif, et non pas comme eût été celui d'un autre, tout passif. C'était un révolté tout prêt à devenir un révolutionnaire, et non pas un pessimiste prêt à devenir un sceptique. Il y avait de l'énergie dans son cas, une énergie qui ne pouvait encore se manifester que par une tension intérieure et un retrait de l'être.

Ce qui m'était resté dans l'esprit de cette entrevue, c'est ceci : pour des raisons que je ne démêlais pas bien à cette époque, l'homme<sup>1</sup> à qui j'avais affaire refusait la main qui lui était tendue; je le voyais par l'imagination mettre sa main derrière le dos; et cette image a persisté longtemps en moi.

Je le voyais aussi refuser *d'avance* le secours qui lui serait porté par d'autres que moi,

1. Cet homme en réalité n'était qu'un adolescent.

ou par des doctrines qui, du seul fait qu'elles étaient susceptibles de procurer un soulagement, de permettre une espérance, porteraient en elles leur propre condamnation.

Je le croyais « intraitable » sans démêler la raison qu'il avait de l'être ni la force qui l'y poussait. Dans son milieu scolaire, Albert Camus avait de grands succès qui pouvaient lui donner des satisfactions. J'aurais pu prendre garde à ce que ce milieu comportait d'artificiel, me dire que la réussite dans ce milieu est loin de signifier la réussite tout court. A un moment donné l'académie d'Alger lui offrit un poste de professeur à Bel-Abbès. Il s'y rendit mais en revint tout de suite, tant la charge était lourde et le traitement modique. Il eut raison. Que représentait cette place à côté de celle que, sans effort et par le seul jeu du hasard, puisque l'hérédité est un hasard du point de vue du mérite, ses camarades étaient sûrs d'obtenir? Un esprit à courte vue aurait pu lui reprocher de dédaigner une pareille occasion de gagner sa vie, il aurait pu lui prêcher la patience. C'est une vertu que l'on est enclin à recommander aux autres sans pour autant la considérer comme bonne pour soi et sans parvenir à

convaincre quelqu'un qui a une forte conscience de ce qu'il vaut. Et, du reste, combien de métiers Albert Camus n'a-t-il pas dû faire pour arriver à gagner péniblement sa vie? Non, ce n'est pas cette sorte de refus qui peut être incriminé. Mais dans l'adolescence il peut s'accompagner d'un mépris général pour le monde entier et d'une volonté de domination personnelle. C'est l'âge où l'on ne peut sortir de soi.

Cet état d'esprit peut être le signe d'une erreur sur la personne, qui entraîne à des erreurs de conduite plus graves. Or Albert Camus ne se trompait pas sur ses propres forces, il était, par une exception infiniment rare, juge exact de sa valeur. Il n'avait pas à rendre compte de ses sentiments à un Créateur, il n'avait pas à mettre sa confiance dans une Providence. En revanche il avait à se faire reconnaître par les autres. Et sa position de départ était tellement humble qu'il devait s'affirmer sous peine d'être écrasé. Écrasé? Il l'était déjà. Il lui fallait sortir de terre, c'était une question de vie ou de mort.

Plus que n'importe qui Albert Camus avait donc besoin, qu'il le voulût ou non, de succès. Il fallait qu'il fût mis à sa place.

Une fois à sa place, il n'avait plus besoin de grand-chose. La réussite, qui a de fâcheuses conséquences pour tant d'hommes, eut sur lui une influence heureuse. A partir du moment où sa valeur était reconnue il pouvait, lui, l'oublier.

La situation si modeste de Camus était devenue une situation si exceptionnellement élevée que les rapports étaient renversés entre les autres et lui. Il n'avait plus qu'à donner sans crainte d'être mésestimé, et sans même que cette pensée l'effleurât.

Mais toujours cette distance demeurait, distance qu'il raccourcissait pour ses intimes au point de la rendre nulle mais qui devait être sensible aux autres — sauf aux gens simples avec lesquels il s'entretenait familièrement. Cette distance mesurait le temps de la réflexion : Albert Camus ne prenait rien à la légère. S'il se trompait, comme il arrive à tous, dans son appréciation, ce n'était pas par étourderie. Personne n'était moins que lui distrait. Il pouvait lui arriver aussi de se laisser circonvenir mais c'est qu'il ne s'en apercevait pas; le mot le dit.

C'est cette distance qui inspirait le respect et qui donne à son œuvre une portée lointaine.

Le désir de grandeur, la nostalgie de la noblesse apparaissaient même dans le choix des choses qui l'entouraient. Sa réserve naturelle n'excluait pas son don de sympathie; elle donnait à son *noli me tangere* une simple valeur de défense contre le banal et l'indigne et conférait encore plus de prix à son estime et à son amitié.

Pour en revenir à cette première entrevue qui me fit grande impression, je dois dire qu'elle ne disparut pas non plus de l'esprit de mon interlocuteur d'alors. Dix ans après il me disait s'en rappeler tous les détails. Et comme je lui faisais part de mon interprétation d'alors, il me répondait : « Peut-être, absolument parlant, représentiez-vous la Société. Mais vous étiez venu et de ce jour-là j'ai senti que je n'étais pas aussi pauvre que

je le pensais. » Ce que j'avais pris pour de l'hostilité ne s'adressait pas à moi. Et plus tard encore il donnait une explication de son apparente froideur : l'impossibilité d'exprimer certains sentiments trop intimes, la différence d'âge qui fait croire au plus jeune que le plus âgé a une expérience vertigineuse, à une époque de la vie (entre seize et trente ans) où chaque année en vaut dix.

Et cette manière de voir me paraissait à distance très juste. Cependant je ne voudrais pas minimiser l'écart qui séparait Albert Camus d'autrui, car c'est dans cet écart que résidait ce quelque chose d'indéfinissable — et que l'on devrait définir quand on se mêle d'écrire, car écrire c'est parfois décrire ce qui se dérobe au pinceau, ce qui n'est pas représentable — ce quelque chose qui indique une personnalité dans ce qu'elle a d'irréductible, le récif qui rend difficile l'entrée du port ou simplement « l'amer » qui dans le langage nautique sert de point de repère par son immobilité. Si le contact est trop aisément pris entre l'autre et vous, si vous êtes tout de suite de plain-pied avec lui, à quoi cela aboutit-il ? Plus le rapport entre les hommes est étroit comme dans ce cas, plus il est faux.

Il va de soi que le malentendu qui marque l'origine de nos relations ne dura pas. Si je l'ai mentionné c'est parce qu'il fit contraste avec les sentiments de profond et durable attachement qui suivirent. Et j'ai suffisamment marqué les motifs qui' causèrent ma méprise.





JEAN GRENIER

**Albert Camus**

A dix-sept ans, élève de philosophie au lycée d'Alger, Albert Camus eut pour professeur Jean Grenier. Ainsi commença une amitié qui devait durer toujours. Et Camus a dit lui-même assez souvent l'influence qu'avait eue, sur sa pensée et sur son style, l'auteur des *Iles*.

Le livre de Jean Grenier n'est ni une biographie ni un commentaire de l'œuvre de Camus. C'est une suite de souvenirs strictement personnels, un témoignage dont la discrétion volontaire n'exclut pas la précision. Jean Grenier est ainsi amené à parler de questions qui se sont posées à Albert Camus touchant la politique, la religion, l'Algérie, la création littéraire, etc.

Un portrait se dégage peu à peu de cette suite de souvenirs où la vérité est obtenue avec une grande sobriété de moyens et où sont abordés indirectement des problèmes qui nous concernent tous.

*nrf*



9 782070 270460



68-XI A 27046 ISBN 2-07-027046-7

Extrait de la publication